

Débattre la prostitution: les politiques du savoir

Fometescu, Cristina

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Fometescu, C. (2008). Débattre la prostitution: les politiques du savoir. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 8(2), 433-445. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-55945-0>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Débattre la prostitution

Les politiques du savoir

CRISTINA FOMETESCU

La prostitution apparaît dans l'espace public comme une «région inconfortable». Malgré l'érotisation générale qui se produit dans la postmodernité¹, qui fait que «l'Eros déferle sur la civilisation occidentale»², malgré la libération sexuelle et la commercialisation du désir, l'association des deux sphères distinctes, sexualité et argent, porte en soi les germes de la conflictualité. Le mot «prostitution» évoque plutôt une métaphore: signe de désordre, de criminalité, de marginalité sociale, symbole d'une transgression ou, au contraire, élément d'une idéologie créatrice de «sujets mutants qui, loin de transgresser les lois, les renforcent»³.

Dans la mesure où la prostitution est polymorphe, libre ou forcée, de rue ou de luxe, sacrée ou profane, occasionnelle ou traditionnelle, le sujet se laisse difficilement appréhender dans des définitions neutres et exhaustives. Dans le Robert, la prostitution est décrite en tant que «fait de livrer son corps aux plaisirs sexuels d'autrui pour de l'argent et d'en faire métier». On attire l'attention aussi sur le sens littéraire, qui dévoilerait la prostitution comme «action d'avilir, de s'avilir dans un comportement dégradant». Mais, au-delà des efforts des linguistes pour traduire en quelques mots l'image globale d'une pratique sociale comme la prostitution, on retrouve la volonté de savoir, cette volonté foucauldienne qui cherche à gérer le sujet, à l'ordonner, à le classer, et finalement à épuiser son sens⁴.

Avec la modernité, on assiste à la multiplication des revendications de compétence en ce qui concerne la définition et l'encadrement de la prostitution: les juristes, les médecins, les hommes politiques, les médias et les chercheurs en études féministes en proposent plusieurs schémas d'intelligibilité. Et toute cette effervescence discursive donne lieu à des questions sur les enjeux de la prostitution, sur la logique qui régit ces interventions et leurs «modalités énonciatives», sur les acteurs qui les mettent en place et leurs intérêts.

Le phénomène de la prostitution invite en effet à une reconsidération de plusieurs questions essentielles pour la démocratie: la liberté de disposer de son corps *versus* la nécessité de respecter l'ordre public; la liberté d'expression *versus* la morale publique et religieuse et l'idée floue de dignité humaine; la prostitution comme expression de l'autonomie des femmes ou manifestation du «non-pouvoir» d'une femme sur elle-même. De plus, on retrouve aujourd'hui dans le «problème de la prostitution» des angoisses liées à la dynamique de la mondialisation

¹ J'emprunte ce terme à Jean François Lyotard, qui définit la postmodernité en tant que «l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles de jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX^e siècle», v. Jean François LYOTARD, *La Condition Postmoderne*, Minuit, Paris, 1979, p. 7.

² Edgar MORIN, *L'esprit du temps*, Grasset, Paris, 1962, p. 164.

³ Elsa DORLIN, «Les putes sont des hommes comme les autres», *Raisons Politiques. Études de pensée politique, Le Corps du Libéralisme*, vol. 1, no. 11, 2001, pp. 115-132.

⁴ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, t. 1, Gallimard, Paris, 1976, *passim*.

et la démolition de toutes les frontières avec la diffraction d'une logique néo libérale incontrôlable.

Ce que nous proposons dans cet article est une mise en examen des différentes manières de théoriser la prostitution. Plus précisément, nous cherchons de faire sortir le sujet de la prostitution d'un espace circonscrit par un discours totalisant, dirigé par un regard médical et saturé de présupposés étiques, et de récupérer sa fécondité théorique. Nous considérons que cette mise en dialogue des disciplines sur la problématique de la prostitution ouvre de nouvelles perspectives sur les acquis de la démocratie, au-delà des métarécits de la philosophie politique et des micro événements. Cet inventaire laisse parler le sujet en lui redonnant la dimension conflictuelle et transfrontalière.

À partir des délimitations spatio-temporelles et de l'approche mise en place, la prostitution est soumise à des conceptualisations distinctes. Selon les représentations prédominantes, on pourrait imaginer la prostitution comme la forme moderne par excellence de l'esclavage de la femme, qui «vend son corps» sous la pression d'une société inégalitaire qui entretient la domination masculine: «La prostitution ne ressemble à rien d'autre. C'est plutôt l'inverse, car tout ressemble à la prostitution, qui serait le modèle de la condition féminine»¹.

L'essor actuel de la prostitution s'expliquerait soit selon la perspective d'un continuum d'une domination masculine anhistorique et transnationale, soit par l'image d'une rupture, d'une réaction des hommes devant la mise en place effective du principe d'égalité des sexes. Cette perspective repose en tout cas sur le pré-supposé de la violence et de l'aliénation comme des éléments intrinsèques à l'exercice de la prostitution.

Mais ces rappels à la démythisation d'une prostitution qui serait l'expression d'une violence symbolique qui nuirait sous plusieurs aspects à la catégorie «femme» ne rassemblent pas tous les représentants des sciences sociales. À une idéologie misérabiliste de la prostitution s'oppose la vision d'une prostitution qui rompt avec le cadre traditionnel de la domination des hommes. Dans ce cas, elle permet l'apparition d'une «économie politique écrite avec les paroles des femmes»². Elle serait synonyme d'une libération, d'une reprise du contrôle des femmes sur leur sexualité, mise sous l'autorité masculine dans le cadre de la famille traditionnelle. La prostitution serait une transgression dans le sens où elle défie des normes fortement intériorisées, permettant à la femme d'avoir l'initiative et de mener la négociation des rapports sexuels, dans une pratique où elle vend non pas son corps, mais ses services.

Pour le début, notre attention sera consacrée à une mise en contexte de la prostitution à l'intérieur des formes multiples de sexualité, spécifiques pour la société postmoderne, qui constitue le fond de toile pour les débats sur la prostitution.

Ensuite, nous allons procéder à la présentation des formules théoriques qui essaient d'encadrer la prostitution, avec les arguments et les inconsistances qu'elles sous-entendent. Nous allons nous concentrer sur l'opposition paradigmatique pour le champ des études féministes entre la perspective structurelle, de touche marxiste,

¹ Margaret BALDWIN, «Split at the Root: Prostitution and Feminist Discourses of Law Reform», *Yale Journal of Law and Feminism*, vol. 5, no. 1, 1992, pp. 47-120: «Prostitution isn't like anything else. Rather, everything else is like prostitution because it is the model for women's condition».

² Luise White, citée par Timothy GILFOYLE, «Prostitutes in History: From Parables on Pornography to Metaphores of Modernity», *American Historical Review*, vol. 104, no. 1, 1999, pp. 117-141.

et la vision culturaliste, pour ensuite aller au-delà de cette dichotomie à travers des récits relevant des champs de l'anthropologie et de la philosophie politique.

Sexualité postmoderne et prostitution

La contemporanéité se définit par «les mutations du regard», par cette «invention théorique» du corps, parallèlement avec son dévoilement sur la plage, sa surexposition dans les images quotidiennes, sa commercialisation par l'industrie du sexe. Avec le développement de la démocratie politique s'invente ce qu'on a appelé la démocratie sexuelle, portant l'empreinte de la révolution sexuelle des années soixante, qui mettent en scène la libération des mœurs, l'autonomie sexuelle, la pluralité des choix. La mode, la désacralisation du corps féminin opérée par les nouvelles formes de cinéma, le passage avec Freud à la société hédoniste, l'invention des contraceptives, les nouvelles biotechnologies, tout concourt pour que le corps devienne de plus en plus visible¹. Sur le fond de cette dynamique de la corporéité, la sexualité et les récits qui l'entourent sont entraînés dans ce mouvement de rénovation, donnant naissance à de nouvelles expériences de soi.

On serait les témoins d'une «redéfinition des significations de la sexualité et des scénarios du désir»², dans laquelle le point culminant serait «la fin de la clandestinité de l'érotisme»³. Au niveau de cette nouvelle économie sexuelle, la dynamique de la normativité sexuelle se modifie elle aussi, car l'histoire signifierait le passage des interdits absolus aux interdits sociaux, pour arriver finalement à l'internalisation des normes, à leur rationalisation⁴. Ainsi, par opposition aux préceptes théologiques, le XXI^e siècle propose plutôt une sexualité inféconde, centrée sur le désir individuel, une sexualité décentrée, «plastique» qui se laisse de moins en moins modeler par la pudibonderie ou le dogme religieux.

Avec cette expansion du désir, la sexualité apparaît comme une formule de découverte de soi:

«La sexualité et ses expériences sociales ne sont pas plus extérieures à l'identité comme différence sexuelle, rapport à l'objet du désir ou manière d'exprimer son désir, qu'elles ne le sont à la morale et aux passions, à la reconnaissance et au pouvoir»⁵.

Ou encore, dans les nouveaux schémas d'interaction sociale, on apprend que «c'est l'expérience sexuelle, et non plus la retenue sexuelle qui est considérée comme productrice de liens et de connaissance de l'autre et de soi»⁶.

¹ Alain CORBIN, Jean-Jacques COUTINE, George VIGARELLO, *Histoire du Corps 3. Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Seuil, Paris, 2006, *passim*.

² Michel BOZON, *Sociologie de la sexualité*, Armand Colin, Paris, 2005, p. 92.

³ *Ibidem*.

⁴ IDEM, «Les significations sociales des actes sexuels», *Actes de recherches en sciences sociales*, no. 128, 1999, pp. 3-23.

⁵ Valérie DAOST, *De la sexualité en démocratie. L'individu libre et ses espaces identitaires*, PUF, Paris, 2005, p. 36.

⁶ Michel BOZON, «La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes», in Jacques MARQUET (dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Academia Bruylant, Louvain la Neuve, 2004, pp. 15-35.

Mettant en dialogue Jürgen Habermas, qui dénonce la colonisation de la sphère privée par la sphère publique et Zygmunt Bauman, pour lequel les problèmes tenant du privé ont colonisé la sphère publique, Valérie Daost cherche à échapper à l'opposition, proposant le syntagme d'*espace social* comme «lieu où se publicisent les récits privés; mais également où se fait la promotion des identités, qui sont récupérées par l'individu et négociées dans ses rapports intersubjectifs et contextuels»¹.

Malgré les métamorphoses de l'ordre sexuel, il ne faut pas se laisser séduire par les perspectives d'une liberté sexuelle sans bornes, par la possibilité d'expression d'un désir qui défie toute norme. Car, «malgré les apparences de liberté on voit s'imposer un modèle secret de vie privée»². Selon Sprye, la question de l'autonomie doit toujours s'entendre comme une «question de degré»³. Comme le souligne aussi François de Singly, «la libre disposition de chacun sur lui-même a des bornes sociales, y compris dans les couples qui se veulent les plus modernistes»⁴. Et c'est à l'intérieur de cet espace social que l'individu vit ce que Michel Bozon décrit comme des «injonctions contradictoires», auxquelles reste soumis l'individu contemporain, c'est-à-dire le fait d'être soumis en même temps aux exigences d'une «spontanéité programmée, d'être en même temps „spectateur et acteur dans le plaisir“ et d'agir en tant qu' „altruiste égoïste“»⁵.

Le XX^e siècle a conduit à une intériorisation des normes sur la sexualité, a séparé la sexualité de la procréation et de l'ordre matrimonial et a ouvert l'espace vers l'apparition de la sexualité récréative, définie en tant qu' «espace de récréation comme peut l'être un repas, une ballade»⁶.

Le féminisme – un champ divisé

Mobilisées par l'idéal de l'égalité, unies par le désir de mettre fin à la domination des hommes, les théories féministes n'ont pas trouvé un accord en ce qui concerne la question de la prostitution. La division du champ féministe sur ce point s'explique à partir de la perspective adoptée (éthique, juridique, psychologique, etc.), mais aussi à partir de la catégorie qu'on représente: les femmes en tant que corps homogène et pour lesquelles la prostitution renforce la domination des hommes; mais on pense aussi à la représentation des personnes qui pratiquent la prostitution et qui demandent la reconnaissance sociale de leur travail en tant que profession libérale.

Cette division pourrait apparaître comme une entrave, qui gêne la mobilisation des femmes et qui jouerait contre elles-mêmes; pensons seulement au fait que la rhétorique féministe met en avance l'image d'une communauté masculine (*Mannerbund*) par opposition aux femmes faibles qui ont du mal à leur opposer un front

¹ Valérie DAOST, *De la sexualité en démocratie...* cit., p. 51, note 10.

² *Ibidem*, p. 104.

³ Jetse SPREY, «On the Institutionalization of Sexuality», *Journal of Marriage and Family*, no. 31, 1969, pp. 432-440.

⁴ François de SINGLY, cité par Jacques MARQUET, «Sexualité consentie, fidélité et performance», in J. MARQUET (dir.), *Normes et conduites sexuelles...* cit., pp. 35-63.

⁵ Michel BOZON, «La nouvelle normativité...» cit., note 12, pp. 30-33.

⁶ Danièle WELZER-LANG, «Commerce du sexe et sexualité récréative», in Jacques MARQUET (dir.), *Normes et conduites sexuelles...* cit., note 16, pp. 130-142.

uni. Mais, devant les utopies de l'universalisme et d'une unité qui reste fictive, il faut cependant reconnaître l'existence des différences en termes culturels et économiques qui séparent les femmes. Et il s'agit dans ce cas de différences profondément imbriquées, qui rendent caduque la division rigide entre les visions structuralistes d'inspiration marxiste et les nouvelles théories culturelles du postmodernisme, qui sont à la base des tensions du champ féministe. Les contradictions qui traversent les études féministes et les études de genre sont par exemple très bien mises en évidence par l'analyse de Nancy Fraser, qui propose une dimension bidimensionnelle du genre et de la justice. Reléguant les paradigmes féministes essentialistes, qui mettent l'accent soit sur le besoin de la reconnaissance, soit sur la nécessité de la redistribution, celle-ci propose de «théoriser en même temps la dimension sexuelle de l'économie politique et de l'androcentrisme de l'ordre culturel»¹.

Le thème de la prostitution attire l'attention des féministes ou des chercheurs en études de genre à partir de l'évocation de plusieurs aspects: le contenu spécifique de la notion d'égalité; le rôle social des femmes; la fonction de la sexualité dans la promotion d'un rapport asymétrique entre les hommes et les femmes; le rôle de l'État dans la promotion de la justice sociale et dans le renversement du patriarcat.

La revue des arguments avancés dans un débat féministe sur la prostitution ne permet pas seulement de saisir le rôle de l'activité de prostitution dans la construction des rapports de genre, mais aussi de tester la pertinence de la catégorie générale de «femme», exploitée souvent par une partie du champ féministe.

Critique structurale des rapports de sexe et de l'exploitation de la femme dans la prostitution

La dénonciation de l'activité de prostitution répond le plus souvent à la critique de ce qu'on considère comme l'expression la plus violente de la domination masculine. Dans un dialogue contradictoire avec le philosophe Lars Ericsson, Carole Pateman soutient que «la prostitution se fonde sur l'inégalité de la domination et de la subjection»². Par l'intégration de la prostitution dans le cadre d'un rapport de pouvoir structurel et toujours défavorable aux femmes, Pateman indique qu'il faut «se débarrasser du contractualisme [...] et placer la prostitution à l'intérieur des relations sexuelles entre les femmes et les hommes»³. Dans ce cas, le refus du contractualisme aurait pour base une vision intégriste de la personne humaine, qui ne pourrait pas vendre son corps sans se vendre elle-même, sans s'aliéner et perdre toute dignité humaine. Nous verrons plus loin comment cette «vente du corps» sera mise en question par d'autres auteurs.

À travers la mise en place de la même logique, qui interprète les rapports de sexe en tant que rapports de pouvoir qui consacrent la soumission de la femme, Gisèle Halimi dénonce la prostitution, qui serait «le paroxysme du non-pouvoir

¹ Nancy FRASER, «Pour une politique féministe à l'âge de la reconnaissance», *Actuel Marx*, no. 30, 2001, pp. 153-172.

² Carole PATEMAN, «Defending Prostitution: Charges against Ericsson», *Ethics*, vol. 93, no. 3, 1983, pp. 561-565 («Prostitution is grounded in the inequality of domination and subjection»).

³ *Ibidem*, p. 564, note 16 («Prostitution has to be rescued from [...] contractualism and placed in the structure of sexual relation between women and men»).

d'une femme sur elle-même. Sur son corps, son affectivité, sa vie. La femme marchandise, chosifiée, est vendue au plus offrant, au plus truand»¹. L'invocation du principe de la libre disposition de son corps entraînerait dans ce cas «la négation parfaite de la misère, du déracinement, de l'inculture ainsi que des méfaits de la mondialisation marchande»².

La plupart des féministes refusent la violence qu'elles associent à la prostitution en valorisant la critique marxiste du système de production capitaliste. Dans la vision marxiste de la société, la prostitution ne trouverait pas de place, car elle serait l'expression des rapports de classe. Postulant l'existence de la prostitution en tant qu'expression du statut économique de la personne qui la pratique, le marxisme permet de situer la prostitution à l'intérieur d'un contexte social et économique.

L'explication du statut actuel de la prostitution à travers un projet global de fonctionnement économique-politique est reprise par Gail Pheterson, qui soutient l'hypothèse selon laquelle «les États, poursuivant des stratégies de domination eugénique ou économique, s'intéressent moins à l'intégrité, à la sécurité, à la santé ou au rôle traditionnel des femmes, qu'à la valeur de leur travail en tant que génitrices ou travailleuses sexuelles»³. Ainsi, guidés par une vision utilitariste, «les discours sensationnalistes liant prostitution et violence servent à masquer les véritables cibles des législations et politiques publiques, c'est-à-dire la procréation et les activités lucratives des femmes»⁴.

À côté de la violence visible, de la domination des femmes à l'intérieur du système économique capitaliste, il y a des voix qui se dirigent contre une violence plus voilée, contre une domination obscure, qui se cache derrière la banalisation de la sexualité. À ce point on attire l'attention sur l'observation de Claudine Legardinier, qui explique comment l'arrivée des garçons dans la prostitution ne rend pas caduques les rapports d'inégalité entre les sexes, car «le garçon prostitué est en réalité exclu du statut de la masculinité, féminisé»⁵. Ce brouillage des identités rappelle en effet la figure classique que l'histoire propose afin de tracer le portrait de la prostituée, car celle-ci apparaît comme la *catégorie mutant*, doué «d'un tempérament chaud, sec et brûlant, comme les constitutions corporelles masculines»⁶. L'image d'une dualité des tempéraments, superposée à la dualité homme/femme est reproduite par une littérature hétérogène à travers l'histoire des idées. Elle s'est installée au niveau des représentations sociales comme allant de soi, comme une structure narrative hors de tout questionnement. Fondée sur la dualité platonicienne esprit/corps, reprise dans les écrits d'Aristote sur la substance, elle joue un rôle central l'histoire intellectuelle occidentale⁷. Dans ce sens, l'analyse de Pierre Bourdieu sur la domination masculine s'avère saisissante par la manière de mise au jour de la fonction de cette dyade à l'intérieur des relations de domination:

¹ Gisèle HALIMI, «L'esclavage sexuel, pépère et labellisé», *Le Monde*, le 31 juillet 2002.

² *Ibidem*.

³ Gail PHETERSON, «Grossesse et prostitution. Les femmes sous la tutelle de l'État», *Raisons Politiques. Études de pensée politique*, vol. I, no.11, 2003, pp. 97-116.

⁴ *Ibidem*, p. 106.

⁵ Claudine LEGARDINIER, «Prostitution I», in Hélène HIRATA, Françoise LABORIE, Hélène Le DOARE, Danièle SENOTIER, *Dictionnaire critique du féminisme*, 2^e éd., PUF, Paris, 2004, pp. 175-180.

⁶ Nicolas VENETTE, *Tableau de l'amour considéré dans l'état de mariage*, Gaillard, Parme, 1685, cité par Elsa DORLIN, «Les putes sont des hommes...cit.», p. 125, note 3.

⁷ Elizabeth V. SPELMAN «Woman as Body: Ancient and Contemporary Views», *Feminist Studies*, vol. VIII, no. 1, 1982, pp. 109-131.

«Arbitraire à l'état isolé, la division des choses et des activités (sexuelles ou autres) selon l'opposition entre le masculin et le féminin reçoit sa nécessité subjective ou objective de son insertion dans un système d'opposition homologues, haut/bas, dessus/dessous, devant/derrière, droite/gauche, droit/courbe(et fourbe), sec/humide, dur/mou, épicé/fade, clair/obscur, dehors(public)/dedans(privé), etc., qui, pour certains, correspondent à des mouvements du corps (haut/bas, monter/descendre, dehors/dedans, sortir/entrer)»¹.

La stigmatisation de la prostitution comme expression d'un contexte culturel

Ce que les approches contemporaines critiques de la prostitution refusent résolument c'est l'idée d'une représentation transhistorique et transculturelle de la prostitution, car «il n'y a pas de pratique comme le sexe, qu'on pourrait évaluer du point de vue moral et indépendamment du contexte culturel»².

La marginalisation contemporaine des prostituées s'inscrit dans une tradition de type aristotélien, qui valorise les attributs masculins et soutient ainsi des rapports de domination entre les femmes et les hommes. Plus précisément, on parle d'une société qui a naturalisé la division sexuée des espaces, qui promeut la vision d'une masculinité avec un fort instinct sexuel (dans la tradition des théories de Freud et de Schopenhauer), en parallèle avec l'idée religieuse d'une femme qui doit éviter le plus possible le contact sexuel. Le fonctionnement de la prostitution à l'intérieur de cet espace culturel explique pourquoi «la prostitution renforce les croyances et les valeurs patriarcales»³.

Mais est-ce que la perspective des sphères distinctes, indépendantes unes les autres, permet d'expliquer la prostitution à partir soit du processus culturel, soit de l'économique et de mettre en évidence le noyau substantiel de leur opposition?

Judith Butler semble en douter. Elle s'engage dans la dénonciation de la guerre qui oppose les études culturelles de gauche aux formes de marxisme et, prenant pour exemple les études *queer*, elle voit le culturel et l'économique comme des formes profondément imbriquées. Et cela parce que,

«genre et sexualité deviennent toutes deux parties intégrantes de la vie matérielle, non seulement à cause de leur rôle dans la division sexuelle du travail, mais aussi à cause de leur rôle de genre normatif dans la reproduction de la famille normative»⁴.

Ce qui veut dire en réalité que la sphère économique inclut à la fois «la reproduction des biens et la reproduction sociale des personnes»⁵.

¹ Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p. 13.

² Laurie SHRANGE, «Should Feminist Oppose Prostitution?», *Ethics*, vol. 99, no. 2, 1989, pp. 348-364, note 9 («The point is that there is no practice such as „sex“, which can be morally evaluated apart from a cultural framework»).

³ *Ibidem*, p. 349, note 28: «Because of the cultural context in which prostitution operates, it epitomizes and perpetrates pernicious patriarchal beliefs and values».

⁴ Judith BUTLER, «Simplement culturel», *Actuel Marx*, no. 30, 2001, p. 211.

⁵ *Ibidem*.

La prostitution est-elle une autre forme de la liberté ?

À travers une interrogation éthique sur la corporalité, Michaela Marzano souligne elle aussi les limites du consentement, l'impossibilité que celui-ci reflète le vouloir, la liberté de l'être. Mettant en valeur le principe de la liberté en tant que puissance, concept emprunté à Spinoza, et la conception kantienne de l'autonomie en tant que loi qui agit à l'intérieur d'un projet déterminé, l'auteure soutient que

«l'autonomie n'est pas réductible au consentement, que la dignité est immanente au principe d'autonomie, et que, derrière l'autonomie et la dignité, c'est la question du *souci de soi* qui est posée»¹.

La prostitution serait ainsi contraire à l'expression de ce souci de soi car contraire à l'expression de la liberté de l'individu, «à l'expression du sujet».

Le développement d'une étude de cas à partir du schéma théorique analysé se retrouve dans un article séparé, où Michaela Marzano interroge la question de la prostitution. La réflexion est fondée sur deux prémisses: d'un côté le fait que «tout individu est une personne et non une chose», et de l'autre, le fait que «l'autonomie est surtout ce qui permet de prendre la mesure de la propre liberté et d'éviter la dégradation de l'individu en tant que personne»². Par l'appropriation d'une logique marchande, la prostituée devient «interchangeable et anonyme»³, elle agit «comme s'il n'était pas elle-même, comme un instrument dont elle serait séparée»⁴. Par la commercialisation de la sexualité, fondée sur «un subtil équilibre entre la dépossession de soi et la possession de l'autre», on voit comment «la prostitution vide la sexualité de sa substance et de son sens et met ainsi en péril la place de l'individu»⁵. La fonction actuelle de l'injure déjà banale de «sale pute», serait aussi une forme de contestation du fait qu'il n'y a pas dans cette forme de sexualité récréative «l'équivalence postulée entre la pratique sexuelle et le dévoilement de soi»⁶.

Mais est-ce qu'on pourrait donner un *sens* à la sexualité, est-ce qu'on pourrait définir ce que l'auteur en question appelle *la substance de la sexualité*? Est-ce que la prostitution est en réalité une vente de soi, dans laquelle la prostituée est complètement objectivée? Et où trouver ce sens dans la société démocratique actuelle, où «il n'y a plus du sens du monde»⁷? Le risque d'une nouvelle sémiotique n'entrave-t-elle la liberté du sujet de s'autodéfinir? On pourrait aussi réfuter l'argumentation philosophique déployée ci-dessus en soutenant que la prostitution ne vend pas son corps, qu'elle vend son service sexuel, qu'elle n'est pas aliénée, mais peut être qu'elle exprime un choix. C'est l'argument le plus invoqué par exemple par les

¹ Michaela MARZANO, Alain MILON, «Le corps transgressé: du consentement au souci de soi», in Daniel BORRILLO, Danièle LOCHAK, *La liberté sexuelle*, PUF, Paris, 2005, pp. 107-131.

² Michaela MARZANO, «Et si je meurs avant mon suicide, c'est qu'on m'aura assassinée. Pensées libres autour de la prostitution», *Raisons Politiques. Études de pensée politique*, vol. I, no. 11, 2001, pp. 133-148.

³ *Ibidem*, p. 139.

⁴ André GORZ, *Métamorphoses du travail, quête du sens. Critique de la raison économique*, Éditions Gallilée, Paris, 1988, p. 184, cité par Michaela MARZANO, «Et si je meurs avant mon suicide...cit.», note 34, p. 139.

⁵ Michaela MARZANO, «Et si je meurs avant mon suicide...cit.», note 33, p. 136.

⁶ Jean-Michel CHAUMONT, «Sale pute: injure sentimentale et sexualité récréative», in Jean MARQUET (dir.), *Normes et conduites sexuelles...cit.*, pp. 119-129.

⁷ Jean-Luc NANCY, *Le sens du monde*, Éditions Galilée, Paris, 1993, p. 13.

prostituées qui se sont réunies place de la Bastille le 8 avril 2006 et qui demandent la reconnaissance justement pour pouvoir jouir de la liberté et de l'autonomie dont parle Marzano, sans faire l'objet des stigmates sociaux et de la répression. À la recherche de la reconnaissance publique et de l'abandon des préjugés à leur égard, les prostitué(e)s, femmes et hommes à la fois demandent de ne plus considérer la prostitution du point de vue moral. Comme un premier pas en cette direction, les personnes pratiquant la prostitution essaient la réappropriation des insultes¹.

La prostituée, figure historique du mutant et forme de transgression

Toujours dans le cadre des analyses sur l'action de la prostitution sur les rapports de sexe, l'article d'Elsa Dorlin concernant la figure historique de la prostituée permet de déceler de nouveaux enjeux. Envisageant la prostitution comme une «police de genre, qui fait peser sur les femmes la menace de l'illégalité»², l'auteure explique comment «l'idéologie du genre produit positivement une catégorie à part, les prostituées, véritables sujets mutants, qui, loin de transgresser ces lois, les renforcent»³. Car par une sorte de virilisation de la prostituée, qui est vue comme étant plus proche de l'identité masculine, le terme de prostituée sert plutôt à évoquer que «ce ne sont pas seulement ses attitudes ou ses actes qui sont transgressifs, mais bien sa personne elle-même, sa nature»⁴.

L'argument du renforcement de la domination est avancé aussi par les études d'anthropologie de Paola Tabet. Mais cette fois-ci, la prostitution reflète «l'existence d'un continuum dans les formes de relations sexuelles entre hommes et femmes, impliquant un échange économique-sexuel»⁵. Au long du temps et dans les différentes cultures la prostituée a été considérée comme épouse publique, accomplissant un travail domestique dans une sorte de mariage illégal. Mais dans l'essai de définir la prostitution, l'anthropologue italienne observe que l'aspect pécuniaire devient secondaire, car la prostitution serait plutôt une transgression. La prostituée vient rompre «les règles de propriété sur la personne des femmes dans les différentes sociétés»⁶, car dans ce cas c'est la femme qui devient partenaire et non plus objet de l'échange. Même s'il s'agit des transgressions qui «ne s'opposent pas de front au système»⁷, on pourrait voir dans l'acte de prostitution «une double menace pour l'ordre masculin: elles se dérobent à une exploitation directe de leur travail dans le cadre de la famille, ainsi qu'à leur exploitation directe en tant que reproductrices»⁸.

La recherche comparatiste menée par Gail Pheterson aux États-Unis et aux Pays-Bas aboutit aux mêmes conclusions. À l'encontre des idéologies dominantes

¹ Réunion de plusieurs personnes pratiquant la prostitution pour dénoncer les effets pervers du projet de loi Sarkozy qui pénalise le racolage, Place de la Bastille, le 8 avril 2006.

² Elsa DORLIN, «Les putes sont des hommes...cit.», note 3, p. 125.

³ *Ibidem*, p. 131.

⁴ *Ibidem*, p. 127.

⁵ Paola TABELT, *La Grande Arnaque. Sexualités des femmes et échange économique-sexuel*, trad. fr. J. Contreras, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 9.

⁶ *Ibidem*, p. 24.

⁷ *Ibidem*, p. 67.

⁸ *Ibidem*, p. 125, note 43.

qui discutent de la prostitution comme d'une pratique pénale, le concept de transgression marque le spécifique du phénomène: «La transgression pour les femmes consiste à *demandeur explicitement* et à prendre de l'argent contre des services sexuels ou de *refuser* de servir les hommes dans un domaine quelconque»¹. Le paysage international actuel, mais aussi les études historiques permettent de voir comment par l'intermédiaire de la stigmatisation de la prostitution on maintient un système de domination à l'encontre de toutes les femmes. Le maintien des fausses dichotomies comme femme pure/femme impure contribue à l'imposition d'un modèle sur la sexualité féminine et au contrôle social de celle-ci. La projection d'une image de la prostitution en tant que pratique déviante serait une sorte de justification de la discrimination, car elle «permet de fermer les yeux sur la violence des hommes contre des femmes prétendues impudiques et de rejeter sur elles la faute de toute agression subie»². Mais il y a aussi des voix qui refusent de voir dans la prostitution une forme de violence et de soumission de la femme. Par contre, celle-ci est envisagée comme travail et ses pratiquants seraient des travailleurs(euses) de sexe.

La parole aux prostituées

Le danger qui réside dans l'acharnement des théories féministes à condamner la prostitution serait la confiscation de la parole des prostituées sur l'activité qu'elles pratiquent. Au nom de l'intérêt du tiers, qui serait dans ce cas la classe des femmes, on refuse de voir dans la prostitution la possibilité d'un choix libre. La permanence de cette pratique s'expliquerait en termes de misérabilisme, de victimisation: la prostituée serait une forme d'aliénation, d'agressivité, l'expression d'une enfance malheureuse, d'une vie de misère. Est-ce que ce tableau suffit pour définir la prostitution?

Dans un premier temps il serait peut être utile de redonner la parole aux prostituées, tel que le conseille la philosophe Elisabeth Badinter:

«À ceux qui seraient tentés de prendre des mesures coercitives contre toute prostitution, nous voudrions rappeler le devoir de modestie et d'écoute qui caractérise la démocratie. Il est urgent d'entendre les prostituées. L'objectif à poursuivre n'est pas de légaliser la morale, mais de venir en aide à celles qui veulent en sortir et respecter les autres. Toute loi qui se ferait sans elles ou contre elles serait par avance frappée d'illégitimité»³.

Et cet exercice d'écoute ne peut pas se passer de la prise en considération du discours de l'organisation américaine COYOTE (*Call Off Your Tired Ethics*). Fondée en 1973, cette organisation est engagée dans la lutte de reconnaissance de la prostitution comme travail parmi les autres, contre des régimes prohibitionnistes et des attitudes qui stigmatisent toutes les formes de prostitution. On retrouve les mêmes revendications dans la *Charte Fondamentale pour les Droits des Prostituées*, qui demande le respect des droits au travail, à l'association et qui demande l'intervention

¹ Gail PHETERSON, *Le Prisme de la Prostitution*, trad. fr. par N.-Cl. Mathieu, L'Harmattan, Paris, 2001, p. 25.

² *Ibidem*, p. 119, note 47.

³ Elisabeth BADINTER, «Rendons la parole aux prostituées», *Le Monde*, le 31 juillet 2002.

de l'État pour changer l'opinion publique, qui reste réfractaire à l'usage du terme neutre de travailleur de sexe¹.

Vers une morale consensualiste

À côté des femmes qui pratiquent la prostitution et qui ont le courage de sortir sur la scène publique pour se faire entendre, on retrouve des chercheurs en sciences sociales qui demandent la fin de la morale traditionnelle, et qui voient dans la prostitution un travail sexuel qui exprime l'autonomie de la femme ou justement son choix de disposer librement de son corps.

Mettant en cause les logiques utilitaristes, les arguments pathologiques invoqués souvent lorsqu'on parle de prostitution, Marcela Iacub insiste sur la démythification de la sexualité. Dans ses essais de casuistique juridique, Mme. Iacub se prononce pour la liberté de prostitution au nom d'une morale formelle ou consensualiste. Aux critiques romantiques sur la réification de la prostituée et le rapport sexuel de type mécanique, elle répond que «la prostituée ne consent pas au plaisir, mais à se faire rétribuer pour le plaisir qu'elle donne»². À une morale fondée sur la capacité de l'individu à consentir, on oppose une morale substantive, orientée vers la défense des bonnes mœurs:

«On peut conclure que les arguments visant à condamner la prostitution ont plus vocation de maintenir, par le droit, une morale sexuelle substantive que de donner de bonnes raisons pour faire des entorses à une morale sexuelle consensuelle. Cette morale soutient qu'il n'est pas bon d'entretenir des rapports sexuels marchands, lesquels mettraient en question le caractère intime et précieux de la sexualité, qui exige des conditions particulières d'exercice, telle que l'amour et la tendresse, lui conférant ainsi une lourde charge symbolique de libération ou d'oppression des femmes»³.

Voilà donc une vision complètement opposée à la défense d'une sexualité qui serait chargée de sens, telle qu'on la retrouve dans les essais de Marcela Marzano, qui ont été déjà analysés. Dans la même logique qui fonde la liberté sexuelle sur la catégorie juridique du consentement, Daniel Borrillo refuse les effets pervers qui se cachent derrière le concept flou de dignité humaine. Il s'agit d'une désacralisation du droit, car «cette idée de dignité humaine véhicule une métaphysique de la personne qui rend plutôt service à la théologie qu'au droit»⁴. En outre, lorsqu'on met en discussion la liaison entre prostitution et esclavage, autre terme qui a capté l'attention des chercheurs, on rappelle encore une fois l'exception sexuelle:

«Mais bien d'autres activités connaissent des formes d'exploitation insupportables, comme l'industrie textile ou le travail domestique, que personne n'a jamais songé à interdire»⁵.

¹ World Charter for Prostitutes' Rights, à v. sur le site http://www.walnet.org/csis/groups/icpr_charter.html.

² Marcela IACUB, *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, Epel, Paris, 2002, p. 106.

³ *Ibidem*, p.107, note 51.

⁴ Daniel BORILLO, «Liberté érotique et exception sexuelle», in Daniel BORILLO, Danièle LOCHAK, *La liberté sexuelle*, PUF, Paris, 2005, p. 46.

⁵ *Ibidem*, p. 57.

Dans un dialogue imaginaire avec Carole Pateman¹, le philosophe Lars Ericsson fait l'inventaire des accusations contre la prostitution: l'argument de la morale traditionnelle qui rejette la sexualité vénale; la rhétorique sentimentaliste qui dénonce une liaison impersonnelle et appauvrie; la logique paternaliste, pour laquelle la prostituée ne peut pas se défendre toute seule; la théorie marxiste qui voit dans la prostitution l'exploitation propre au système capitaliste; finalement, l'argument féministe de la réification.

Tour à tour, il leur oppose l'image d'une prostitution comme travail social; l'idée que la ligne de démarcation entre la sexualité vénale et celle qui a lieu à l'intérieur du mariage ne se fait pas selon un critère de qualité; à l'argument paternaliste on répond qu'il s'agit d'une vision politique conservatrice, engagée dans le maintien du *status quo*; à la logique marxienne on oppose les leçons de l'histoire, qui montrent que la prostitution s'est montrée insensible aux changements socio-économiques; et, dans un dernier temps, on explique que les prostituées vendent leurs services et non pas leurs corps.

L'interdisciplinarité obligée

La prostitution se dévoile comme une formule discursive hybride qui appelle une prise en compte des logiques propres aux savoirs qui l'investissent. C'est un *locus* intellectuel où, à travers une dialectique négative, le chercheur en sciences sociales peut trouver son point de départ pour s'interroger à la fois sur la relation ambiguë entre sexualité et danger, et en même temps il peut soumettre à un examen critique les acquises de sa discipline. La prostitution constitue l'hétérotopie par excellence, les interstices où se croisent les narrations des dispositifs qui lient savoir et pouvoir.

C'est à partir d'une prise en compte de l'instabilité, de l'indécidabilité, du caractère factice, traversée par les différentes perspectives théoriques et idéologiques de la prostitution, que le chercheur peut se livrer à une élaboration de son modèle explicatif. Ses choix épistémologiques ne seront pas neutres, car ils impliquent à la fois des choix éthiques et politiques. Et cela car «l'épistémologie est une entreprise morale. Elle n'est pas l'étude objective et désintéressée du comment on sait, c'est plutôt une décision morale modulée par des intérêts et des objectives»².

Ce que nous avons tenté de mettre en avant par ce texte, c'est l'appel que la multitude des approches auxquelles s'ouvre la prostitution fait à la fois à l'érudition et à la sensibilité éthique du chercheur. Il s'agit aussi d'une mise en relief des difficultés qu'un regard théorique peut déceler dans l'approche savante de la prostitution.

Ce sont seulement des recherches approfondies et interdisciplinaires qui peuvent apporter des éclaircissements à ce sujet, sans succomber aux théories conventionnelles, qui recherchent la continuité en éludant souvent la différence au nom de la construction des idéologies, des perspectives totalisantes.

¹Lars O. ERICSSON, «Charges against Prostitution. An Attempt to a Philosophical Assessment», *Ethics*, vol. 90, no. 3, 1980, pp. 347-361.

²Paul E. GLENN, «The Politics of Truth: Power in Nietzsche's Epistemology», *Political Research Quarterly*, vol. 57, no. 4, 2004, p. 577: «Epistemology is a moral undertaking. It is not the objective and disinterested study of how we know, it is rather a moral decision shaped by one's interests and objectives».

Si la prostitution suppose la violence et la discrimination, ce qu'il faut tout d'abord, c'est la rendre visible. La publicisation de ce thème dans un débat ouvert et pluridisciplinaire permettrait de déconstruire les attitudes traditionnelles et d'échapper aux regards qui créent la catégorie des Autres, les marginaux, les déviants. L'approche du sujet reste essentielle, le vocabulaire et les mises en scène des débats sont indispensables pour atteindre le but envisagé.

En fin de compte, la mise en scène de la prostitution, sa construction à travers les différents discours, remplit une fonction sociale et politique étrange. Sous la façade du signe «prostituée», objet et sujet du discours, se cache tout un dispositif de codage du social à travers le juridique, le regard médical ou les politiques publiques. Dans ce sens, la prostitution en tant que catégorie de marginalité est un des lieux privilégiés de la biopolitique¹. À l'aide des narrations et des interdits déployés autour de la marginalité, le système social montre ses tensions tropiques: «Face à un excès, le système intériorise ce que l'excède à travers une interdiction, et ainsi se désigne comme extérieur à lui-même»². C'est dans l'analyse de ces formules, où savoir et pouvoir s'enchevêtrent, que le scientifique du social peut rendre compte d'un sens plus profond de l'ontologie du politique. Au delà des métarécits et des grands discours qui essaient de «rendre plausibles les stratégies du pouvoir»³, se cache l'arcane de «l'emprise du politique sur la vie nue»⁴. De ce point de vue, un questionnement sur la prostitution ne peut se limiter à mettre au jour seulement les relations entre les genres, mais il faut interroger d'une manière substantielle les mutations des concepts centraux de la théorie politique. Et cela dans le contexte où «la production d'un corps biopolitique est l'acte original du pouvoir souverain»⁵.

¹ Selon Michel FOUCAULT, depuis le XVIII^e siècle un nouveau type de pouvoir, le biopouvoir s'est développé. À la différence du pouvoir du souverain classique, traduite par la formule «faire mourir et laisser vivre», celle-ci a un caractère essentiellement positif, dans le sens où elle investit, comme formule anatomo-politique, le sujet, en le construisant selon ses règles. V., Michel FOUCAULT, *Il faut défendre la société*, Gallimard/Seuil, Paris, 1997, p. 214

² Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. fr. M. Raiola, Seuil, Paris, 1997, p. 26.

³ J'emprunte cette formule à Pierre Legendre, v. Pierre LEGENDRE, «Les Maîtres de la loi: Étude sur la fonction dogmatique en régime industriel», *Annales*, no. 38, 1983, p. 508.

⁴ Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer I...cit.*, p. 17.

⁵ *Ibidem*, p. 14 (c'est l'auteur qui souligne).